CLAIRE TOMALIN

SAMUEL PEPYS

OU MONSIEUR MOI-MÊME

Les classiques de
CHAMP VALLON

SAMUEL PEPYS

Le présent ouvrage est publié
avec le concours de la Région Rhône-Alpes

Illustration de couverture :
Portrait de Samuel Pepys © National Portrait Gallery, Londres.
Titre original :
Samuel Pepys : The Unequalled Self
(Viking, Londres, 2002).

© 2002, Claire Tomalin
© POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE 2014, ÉDITIONS CHAMP VALLON, 01420 SEYSSEL
ISBN 978-2-87673-925-3

CLAIRE TOMALIN

SAMUEL PEPYS
OU MONSIEUR MOI-MÊME

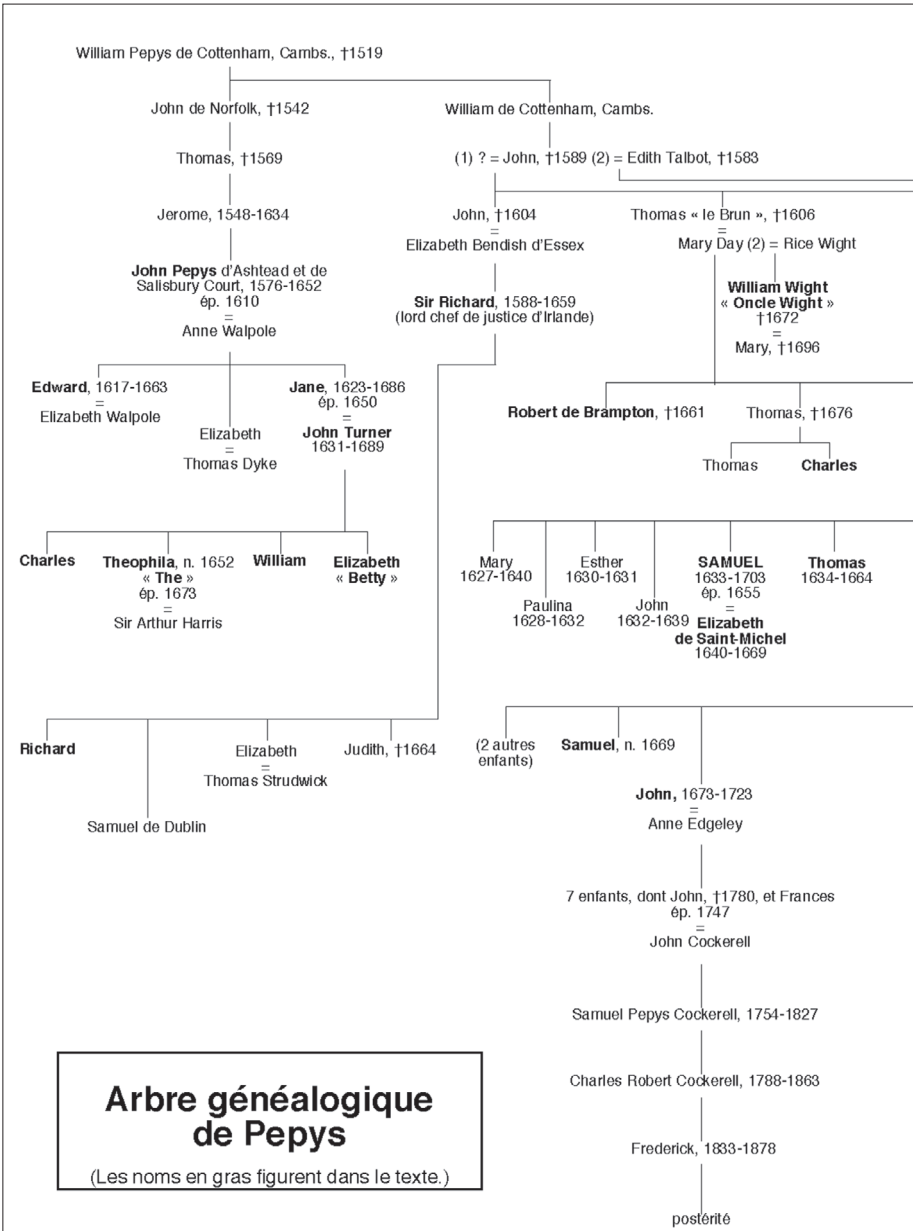
traduit de l'anglais par François Thouvenot

CHAMP VALLON

« {There is} in every one, two men, the wise and the foolish, and… each of them must be allowed his turn. If you would have the wise, the grave, the serious, always to rule and have sway, the fool would grow so peevish and troublesome, that he would put the wise man out of order, and make him fit for nothing : he must have his times of being let loose to follow his fancies, and play his gambols, if you would have your business go on smoothly. »

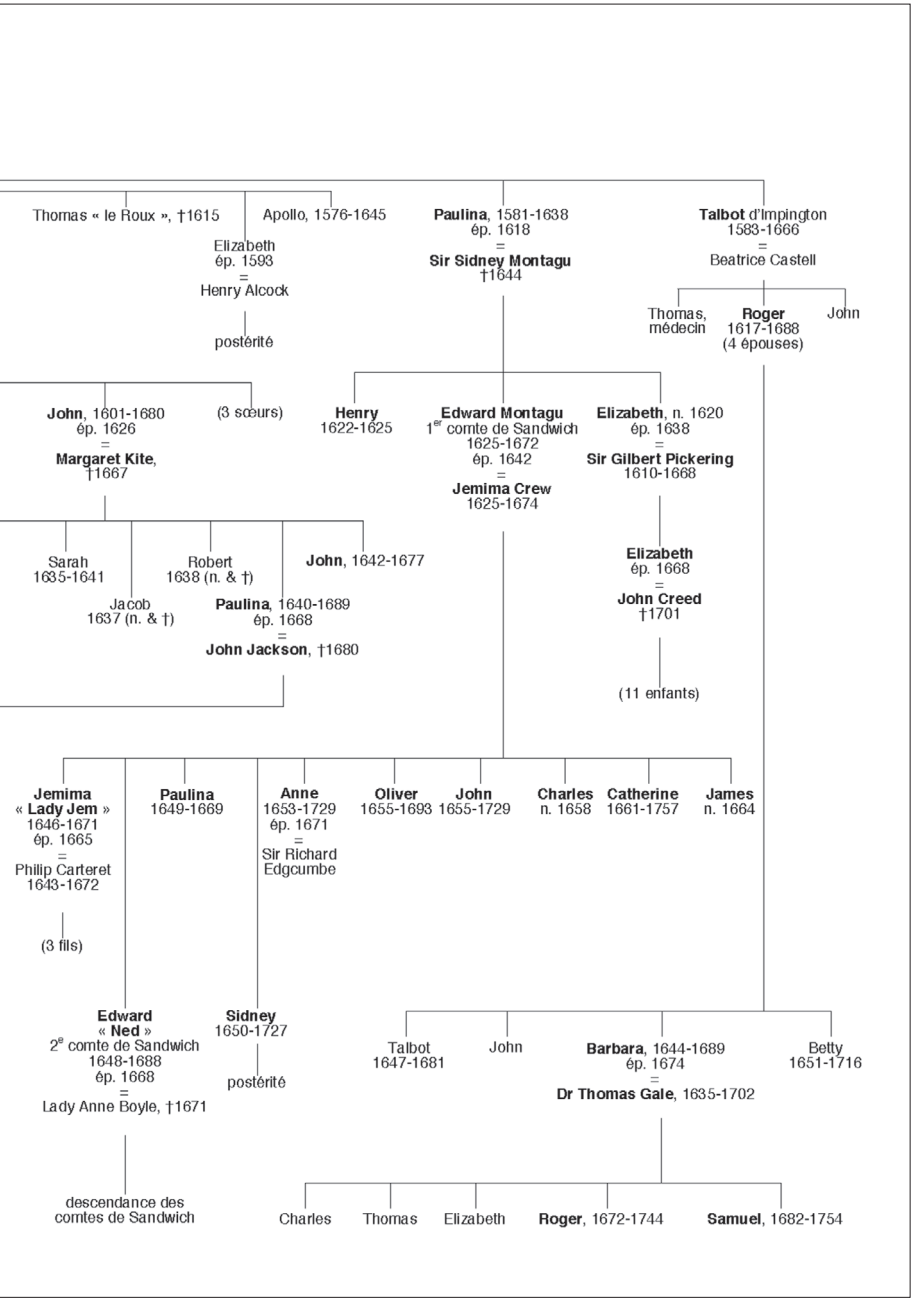
« Il y a deux hommes en chacun de nous, le sage et le fou, et… il faut tour à tour les laisser nous régir. Si toujours le sage, le grave, le sérieux l'emportait et exerçait son empire, le fou en concevrait tant d'aigreur et de hargne qu'il finirait par mettre le sage en désordre et par le rendre inapte à toute besogne. Laissez donc celui-là par moments suivre ses chimères et gambader à sa guise si vous voulez voir vos affaires tout-bellement prospérer. »

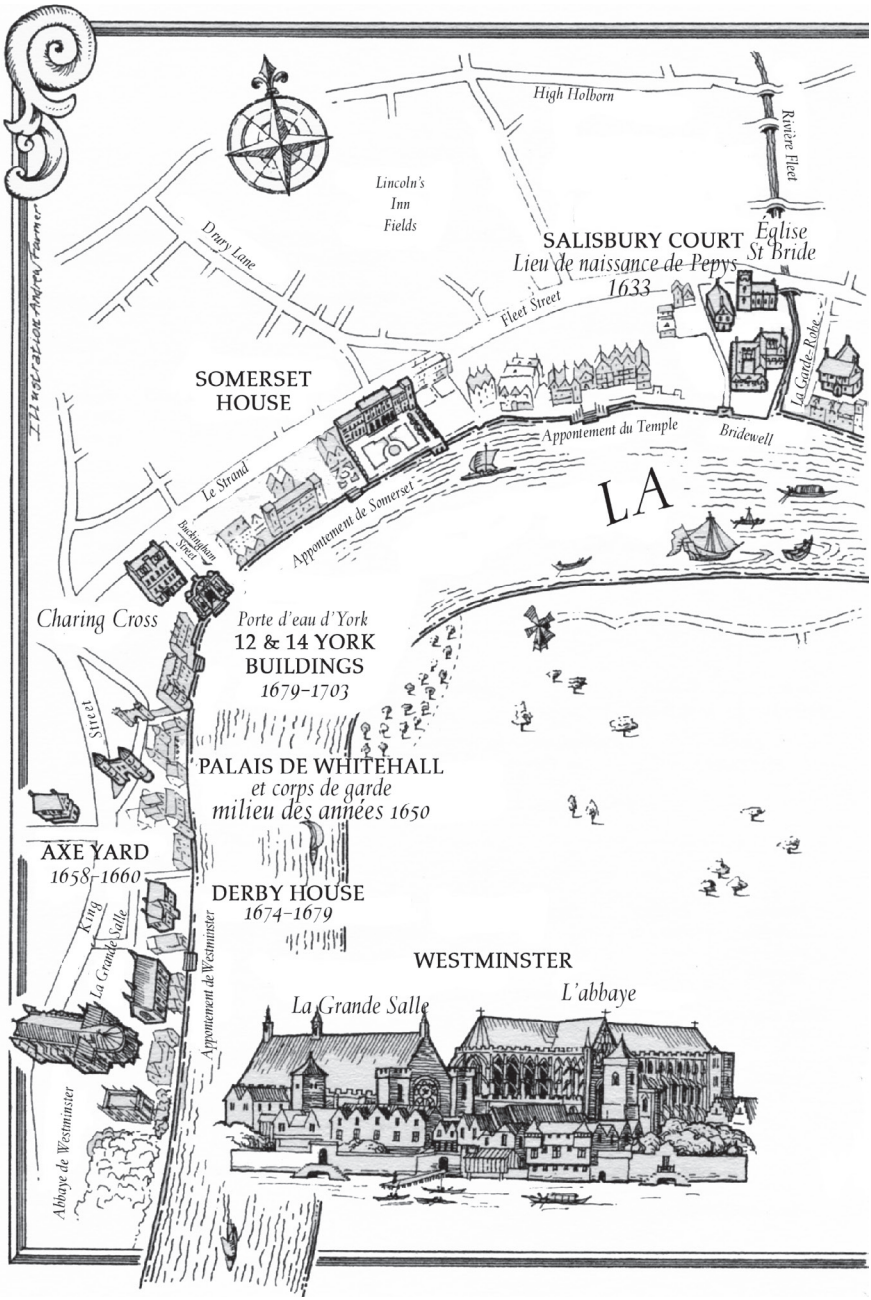
Anthony Ashley Cooper, lord Shaftesbury, à John Locke.

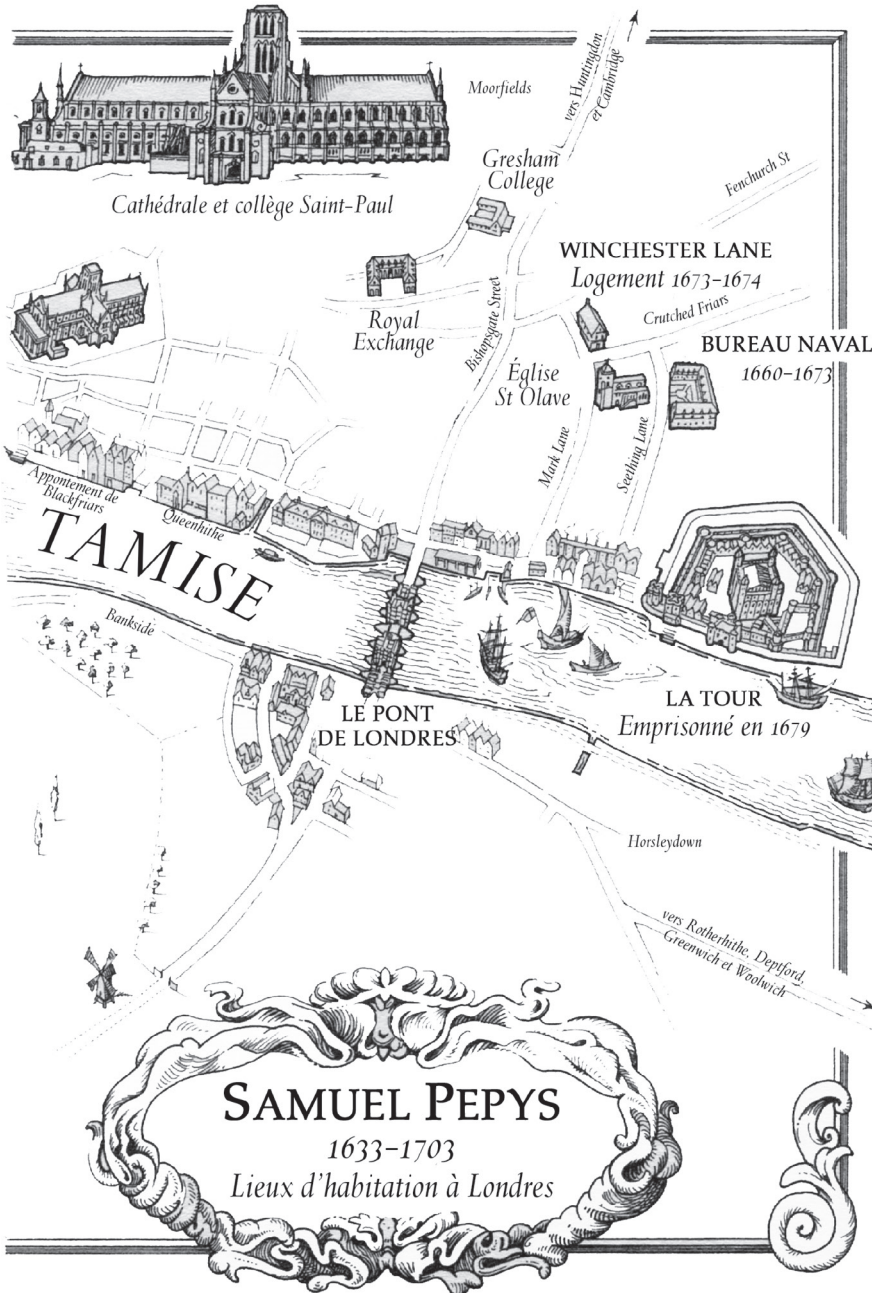


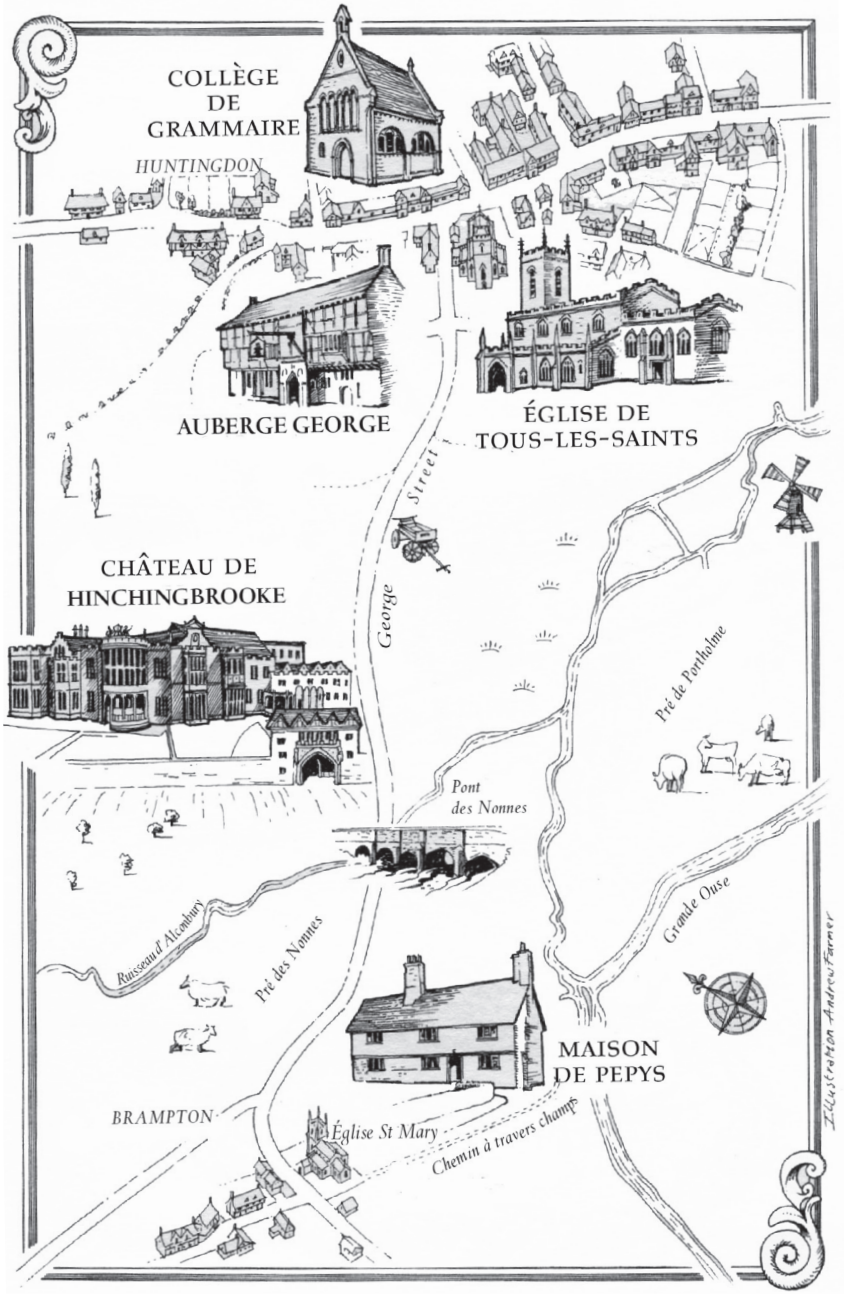
Arbre généalogique de Pepys

(Les noms en gras figurent dans le texte.)


Thomas « le Roux », †1615
Apollo, 1576-1645
Elizabeth
ép. 1593
=
Henry Alcock
postérité
Paulina, 1581-1638
ép. 1618
=
Sir Sidney Montagu
†1644
Talbot d'Impington
1583-1666
=
Beatrice Castell
Thomas, médecin
Roger
1617-1688
(4 épouses)
John
John, 1601-1680
ép. 1626
=
Margaret Kite,
†1667
(3 sœurs)
Henry
1622-1625
Edward Montagu
1er comte de Sandwich
1625-1672
ép. 1642
=
Jemima Crew
1625-1674
Elizabeth, n. 1620
ép. 1638
=
Sir Gilbert Pickering
1610-1668
Sarah
1635-1641
Jacob
1637 (n. & †)
Robert
1638 (n. & †)
John, 1642-1677
Paulina, 1640-1689
ép. 1668
=
John Jackson, †1680
Elizabeth
ép. 1668
=
John Creed
†1701
(11 enfants)
Jemima
« Lady Jem »
1646-1671
ép. 1665
=
Philip Carteret
1643-1672
(3 fils)
Paulina
1649-1669
Anne
1653-1729
ép. 1671
=
Sir Richard
Edgcumbe
Oliver
1655-1693
John
1655-1729
Charles
n. 1658
Catherine
1661-1757
James
n. 1664
Edward
« Ned »
2e comte de Sandwich
1648-1688
ép. 1668
=
Lady Anne Boyle, †1671
descendance des
comtes de Sandwich
Sidney
1650-1727
postérité
Talbot
1647-1681
John
Barbara, 1644-1689
ép. 1674
=
Dr Thomas Gale, 1635-1702
Betty
1651-1716
Charles
Thomas
Elizabeth
Roger, 1672-1744
Samuel, 1682-1754


High Holborn
Rivière Fleet
Lincoln's Inn Fields
Drury Lane
SALISBURY COURT
Église St Bride
Lieu de naissance de Pepys
1633
Fleet Street
La Garde-Robe
SOMERSET HOUSE
Appontement du Temple
Bridewell
Le Strand
Buckingham Street
Appontement de Somerset
LA
Charing Cross
Porte d'eau d'York
12 & 14 YORK BUILDINGS
1679–1703
PALAIS DE WHITEHALL
et corps de garde
milieu des années 1650
AXE YARD
1658–1660
DERBY HOUSE
1674–1679
King
La Grande Salle
Appontement de Westminster
WESTMINSTER
L'abbaye
La Grande Salle
Abbaye de Westminster


Cathédrale et collège Saint-Paul
Moorfields
vers Huntingdon et Cambridge
Gresham College
Fenchurch St
WINCHESTER LANE
Logement 1673–1674
Royal Exchange
Bishopsgate Street
Crutched Friars
BUREAU NAVAL
1660–1673
Église St Olave
Mark Lane
Seething Lane
Appartement de Blackfriars
Queenhithe
TAMISE
Bankside
LE PONT DE LONDRES
LA TOUR
Emprisonné en 1679
Horsleydown
vers Rotherhithe, Deptford, Greenwich et Woolwich
SAMUEL PEPYS
1633–1703
Lieux d'habitation à Londres


COLLÈGE DE GRAMMAIRE
HUNTINGDON
AUBERGE GEORGE
ÉGLISE DE TOUS-LES-SAINTS
George Street
CHÂTEAU DE HINCHINGBROOKE
Pré de Portholme
Pont des Nonnes
Grande Ouse
Ruisseau d'Alconbury
Pré des Nonnes
MAISON DE PEPYS
BRAMPTON
Église St Mary
Chemin à travers champs
Illustration Andrew Farmer

Liste des principaux personnages

SP désigne Samuel Pepys ; EP Elizabeth Pepys.

Albemarle, duc d', voir *George Monck*.

Mary Ashwell, maîtresse dans une école de filles avant de devenir la demoiselle de compagnie d'EP ; savait chanter, danser et jouer aux cartes.

William Bagwell, charpentier de marine à Deptford, encourageait sa femme (dont le prénom reste inconnu) à accorder ses faveurs à SP pour avoir de l'avancement – ce qu'elle faisait.

Sir John Banks, financier. SP était en bons termes avec sa famille dans les années 1670 ; il témoigna devant la Chambre des communes que SP n'était pas catholique.

Sir William Batten, capitaine de marine né dans l'ouest de l'Angleterre. D'origine modeste, il s'éleva au rang d'intendant de la Marine avant la Guerre civile et, malgré son soutien à Cromwell, retrouva ce poste au conseil de la Marine en 1660, devenant ainsi le collègue et le voisin de SP.

Thomas Betterton, acteur et régisseur de théâtre, le plus célèbre de l'époque et très admiré de SP.

Jane Birch, la première bonne de SP et aussi sa servante préférée ; travailla pour lui presque sans interruption depuis l'âge de quatorze ans ; épousa Tom Edwards, un commis de SP ; reçut l'aide de SP à la mort de son mari. Son plus jeune frère, Wayneman Birch, travailla pour SP mais fut mis à la porte pour mauvaise conduite et expédié aux colonies.

Sir Francis Boteler, propriétaire terrien du Hertfordshire, possédant le domaine de Woodhall, près de Hatfield House. Avec sa seconde femme Elizabeth, il éleva sa nièce Mary Skinner.

Robert Bowyer, huissier de la Recette, à l'Échiquier. Lui et sa femme Elizabeth témoignaient gentillesse et hospitalité à SP et EP lorsqu'ils étaient jeunes mariés. SP l'appelait parfois « le père Bowyer ».

William Brouncker, second vicomte, mathématicien et scientifique royaliste s'intéressant à la musique, premier président de la Royal Society et supérieur admiré de Pepys au conseil de la Marine. Il était aussi son voisin, tout comme sa maîtresse Abigail Williams que désavouait SP.

Sir William Buck, baronnet, propriétaire terrien du Lincolnshire, mari de Frances Skinner, la sœur de Mary.

Buckingham, duc de, voir *George Villiers*.

Josiah Burchett, clerc de SP avant que celui-ci ne le licencie ; plus tard secrétaire de l'Amirauté.

Sir George Carteret, royaliste, trésorier de la Marine depuis 1660 et, en tant que tel, supérieur de SP ; maria son fils Philip à Jemima Montagu.

Castlemaine, comtesse de, voir *Barbara Villiers*.

Catherine de Bragance, princesse portugaise, épouse du roi Charles II.

Charles II : SP n'avait pas une très haute opinion de lui, tout en reconnaissant que sa propre carrière dépendait de son bon plaisir et en profitant, pour ses loisirs culturels, du patronage que le roi exerçait sur le théâtre, la musique et la peinture.

Dr Arthur Charlett, directeur de University College, à Oxford, ami et correspondant de SP vers la fin de sa vie.

Clarendon, premier comte de, voir *Edward Hyde*.

Clarendon, deuxième comte de, voir *Henry Hyde*.

John Closterman, portraitiste allemand établi en Angleterre qui fit un portrait de SP dans les dernières années de sa vie.

Capitaine George Cocke, marchand, compagnon de boisson de SP et son associé dans l'affaire des prises à la mer.

Sir Robert Coke, fils d'Edward Coke qui était lord chef de justice et qui employa John Pepys d'Ashtead. Sir Robert et sa femme lady Theophila (qui portait le nom de jeune fille de Berkeley) reçurent SP quand il était enfant dans leur manoir de Durdans, dans le Surrey.

Anthony Ashley Cooper, plus tard premier comte de Shaftesbury, servit Cromwell avant de faire sa soumission à Charles II qui le récompensa d'une charge et d'un titre. SP fut en relation avec lui par l'intermédiaire de Montagu et du comité de Tanger ; chercha à exclure le duc d'York de la succession au trône ; attaqua SP, considéré comme l'homme lige du duc d'York, et l'accusa de catholicisme, ce qui conduisit à l'emprisonnement de SP lors du Complot papiste.

William Coventry, plus tard sir William, royaliste, homme d'État, secrétaire du duc d'York. Il faisait l'admiration de SP au conseil de la

Marine ; empli de désillusions, résilia ses fonctions au service de la royauté en 1667, mais continua de siéger au Parlement.

John Creed, puritain, contemporain et rival de SP, d'abord au service de Montagu ; épousa Elizabeth Pickering, la nièce de Montagu.

John Crew, père de Jemima et beau-père d'Edward Montagu, parlementaire modéré, créé baron Crew en 1661 ; cordial et accueillant avec SP.

Samuel Cromleholme, maître-assistant au collège Saint-Paul du temps où SP y était élève ; bibliophile, eut ses livres brûlés lors du Grand Incendie.

Oliver Cromwell, général, homme d'État, lord-protecteur ; voisin et ami d'Edward Montagu.

Richard Cromwell, fils d'Oliver, lui succéda brièvement comme protecteur.

Richard Cumberland, fils d'un tailleur de Salisbury Court, comme SP ; fit ses études comme lui à Saint-Paul et à Magdalene ; ami de SP, érudit, devint évêque de Peterborough.

Samuel Daniel, lieutenant de marine ; doit son brevet à sa femme qui intervint auprès de SP.

Dartmouth, premier baron, voir *George Legge*.

Sir William D'Avenant, auteur dramatique, acteur et régisseur de la Compagnie du duc, l'une des principales troupes théâtrales.

Anthony Deane, plus tard sir Anthony, charpentier de marine renommé, fils d'un marin de Norwich ; ami intime de SP, leurs deux carrières culminant et déclinant ensuite conjointement.

George Downing, plus tard sir George, premier employeur officiel de SP à l'Échiquier ; s'éleva au sommet de l'État sous Cromwell, vira de bord très adroitement à la Restauration et fit une nouvelle carrière sous Charles II. Downing Street est ainsi baptisée parce qu'il s'y était fait construire un hôtel sur un terrain octroyé par le roi.

John Dryden, poète et auteur dramatique, connu de SP depuis ses années à Cambridge. Leur amitié prit un nouveau souffle dans les années 1690.

Tom Edwards, choriste à la chapelle royale, rejoignit la famille Pepys à sa mue ; jouait de la musique et travaillait comme commis à la maison et au Bureau naval ; épousa Jane Birch ; SP parrain de leur fils.

John Evelyn, gentilhomme, érudit en de nombreux domaines, paysagiste, écrivain, urbaniste, administrateur d'hôpitaux, diariste, devint l'ami et le correspondant le plus cher de SP vers la fin de sa vie.

Capitaine Robert Ferrer, d'abord cornette (porte-étendard) de Montagu,

puis son maître d'écurie ; fringant, porté sur la boisson et le jeu, en bons termes avec SP, d'une attitude ambiguë avec EP.

Dr Thomas Gale, cousin par alliance (voir *les Pepys de Cambridge*), ami apprécié et correspondant de SP dans les dernières années de sa vie ; érudit, haut maître du collège Saint-Paul, doyen d'York.

Sir Denis Gauden, avitailleur de la Marine sous le Commonwealth et la Restauration, travaillait en étroit contact avec SP ; propriétaire d'une belle maison de campagne à Clapham, acquise par Will Hewer lorsque Gauden fit banqueroute.

Richard Gibson, clerc principal et ami de SP ; servit dans la marine du Commonwealth dès l'âge de treize ans ; n'avait guère d'estime pour les « capitaines gentilshommes » de la Restauration ; conseillait SP et écrivit de nombreux rapports sur les questions navales.

Nell Gwyn, actrice qui faisait les délices de SP. Il lui octroya ses faveurs après la mort de Charles II.

James Harrington, rencontré par SP au Rota Club ; auteur d'*Oceana*, manifeste pour une réforme républicaine de l'Angleterre ; ne survécut pas à son emprisonnement en 1660.

Samuel Hartlib, exilé prussien, ami de Milton et de Petty, voisin de SP sur Axe Yard ; son fils Samuel, clerc du gouvernement, très intime avec SP au début de sa carrière.

John Hayls, portraitiste dont SP était client.

Thomas Hayter, clerc de la Marine sous le Commonwealth, employé par SP en 1660 ; non-conformiste, défendu par SP lorsqu'il se trouva attaqué ; succéda à SP comme clerc des actes en 1673.

Arthur Herbert, plus tard comte de Torrington, amiral détesté de SP ; passa au service de Guillaume d'Orange en 1688 et se retrouva à la tête de la flotte d'invasion.

William Hewer, puritain, fils d'un papetier et neveu de Robert Blackborne, embauché par SP comme commis en 1660 ; devint par la suite son plus proche associé et ami, à la tête d'une richesse colossale.

Dr George Hickes, spécialiste d'études anglo-saxonnes et doyen de Worcester, ami de SP ; « *nonjuror* » après 1688, c'est-à-dire qu'il refusa de prêter serment de fidélité à Guillaume III ; obligé de vivre clandestinement, effectua un voyage secret en France pour y rencontrer Jacques II ; donna les derniers sacrements à SP et assura le service religieux lors de son enterrement.

Thomas Hill, ami de SP et amateur de musique, fils d'un fonctionnaire du Commonwealth. Son frère Abraham, l'un des membres fondateurs

de la Royal Society, était aussi connu de SP ; employé par les Houblon comme représentant à Lisbonne où il découvrit Cesare Morelli pour le compte de SP.

Richard et James Hoare, fondateurs de la banque où SP avait un compte.

Thomas Hollier, chirurgien qui opéra SP de son calcul vésical.

Robert Hooke, scientifique hors pair, architecte et secrétaire de la Royal Society ; admiré de SP ; tenait un journal ; fit peut-être les plans du bâtiment de Magdalene College à Cambridge où se trouve actuellement déposé le *Journal* de SP.

Famille Houblon, marchands protestants français établis à Londres à la fin du seizième siècle où ils amassèrent une fortune considérable. SP était plus particulièrement lié à James, fait chevalier en 1691, et à sa femme Sarah. James et deux de ses frères furent directeurs de la Banque d'Angleterre ; un autre frère devint directeur de la Compagnie des Indes orientales.

John et Elizabeth Hunt, voisins des Pepys sur Axe Yard, lui employé au service de l'Excise, elle parente éloignée des Cromwell ; amis des Pepys pendant la période du *Journal*.

Anne Hyde, première femme de Jacques, duc d'York, et mère des futures reines Marie et Anne ; fille d'Edward Hyde.

Edward Hyde, premier comte de Clarendon, principal conseiller de Charles II avant la Restauration et chancelier ensuite ; écarté du pouvoir et exilé par Charles II après le raid hollandais sur la Medway ; connu et apprécié de SP.

Henry Hyde, deuxième comte de Clarendon, fils du précédent, ami intime de SP vers la fin de ses jours.

John Jackson, le cadet des deux neveux de SP, devint son protégé ; envoyé par SP faire ses études à Cambridge et visiter l'Europe ; principal héritier de SP.

Samuel Jackson, l'aîné des deux neveux de SP.

Jacques, duc d'York, plus tard roi sous le nom de Jacques II, lord grand amiral en 1660. Lui et SP portaient à la Marine un intérêt qui les rapprocha ; liens renforcés par les attaques menées contre eux par leurs adversaires politiques. Jacques fit tout son possible pour SP, et celui-ci lui fut d'une loyauté inébranlable.

John James, maître d'hôtel de SP, mis à pied par lui ; auteur d'un faux témoignage contre lui pendant le Complot papiste ; se rétracta sur son lit de mort.

Sir John Kempthorne, redoutable capitaine de frégate originaire du

Devon, combattit les pirates barbaresques en Méditerranée ; devint commissaire de Portsmouth et eut de nombreux contacts avec SP et avec Will Hewer.

Thomas Killigrew, auteur dramatique, régisseur de théâtre, courtisan ; discutait d'histoire théâtrale avec SP.

Colonel Percy Kirke, commandant en chef de la garnison de Tanger, détesté de SP ; obtint de la promotion sous Guillaume III.

Joshua Kirton, libraire de SP, ruiné lors du Grand Incendie.

Sir Godfrey Kneller, peintre de la cour bien connu de SP ; fit de lui des portraits et en exécuta d'autres sur sa commande.

Elizabeth Knipp, actrice, mariée à un marchand de chevaux ; admirée de SP et l'une de ses amies intimes.

Betty Lane, plus tard Betty Martin, originaire de Nottingham, tenait une boutique de lingerie à Westminster Hall et eut une liaison plus ou moins suivie avec SP. Sa sœur Doll en fit autant de manière occasionnelle.

John Langley, haut maître du collège Saint-Paul lorsque SP y était élève ; puritain et parlementaire convaincu.

George Legge, premier baron Dartmouth, chef de l'expédition de Tanger à laquelle participa SP ; en tant que commandant en chef de la Marine, ne parvint pas à empêcher le débarquement de Guillaume d'Orange en 1688.

Sir Peter Lely, peintre hollandais installé en Angleterre depuis 1641, exécuta des portraits de Cromwell puis devint le peintre favori de la cour de Charles II. SP lui rendait visite et l'admirait.

Paul Lorrain, protestant français, commis de SP, établit le catalogue de sa bibliothèque ; reçut l'ordination et devint chapelain de la prison de Newgate.

Peter Luellin, ancien camarade de cercle de SP ; mort durant la Peste.

John Matthews, principal du collège de Huntingdon et cousin éloigné de SP, éleva et éduqua les deux fils de sa sœur, Samuel et John Jackson.

Sir John Mennes, ancien combattant royaliste et poète, contrôleur de la Marine de 1661 jusqu'à sa mort dix ans plus tard. SP était désespéré de son incompétence mais appréciait son esprit.

Mary Mercer, demoiselle de compagnie d'EP pendant deux ans, très appréciée de SP, resta une amie de la famille.

Betty Michell, fille de boutiquiers de Westminster Hall, femme d'un marchand de spiritueux ; SP la poursuivit de ses assiduités avec flamme.

Daniel Mills, pasteur de l'église St Olave, sur Hart Street, fréquentée par SP et d'autres membres du Bureau naval ; pas très apprécié de SP, mais donna les derniers sacrements à EP et fournit un certificat d'assiduité à l'office à SP lorsqu'il fut accusé de catholicisme.

John Milton, poète ; comme SP, fit ses études au collège Saint-Paul et à Cambridge ; haut fonctionnaire du Commonwealth, fit l'apologie de l'exécution de Charles I^er^ ; sauva sa tête en 1660, mais tenu pour un « rebelle diabolique » par la suite. Daniel Skinner, le frère de Mary, lui servit de copiste.

George Monck, duc d'Albemarle, au service de Charles I^er^ puis de Cromwell, devint l'un des principaux artisans de la Restauration. SP ne l'appréciait guère, notamment en raison de ses critiques envers le Bureau naval.

Edward Montagu, plus tard comte de Sandwich ; fils de sir Sidney Montagu et de sa femme Paulina, qui portait le nom de jeune fille de Pepys, étant la sœur de Talbot Pepys et la grand-tante de SP ; le personnage le plus important de la vie de SP, son bienfaiteur et patron. Montagu rompit avec son père qui était royaliste et se mit au service de Cromwell en tant que colonel, puis « général à la mer » ; bénéficiaire de nombreuses charges et d'une pairie. Abandonnant ses illusions en voyant l'anarchie qui régna à la mort de Cromwell, il aida à rétablir la monarchie et fut créé premier comte de Sandwich par Charles II.

Jemima, l'épouse de Montagu, était issue d'une famille parlementaire et puritaine, celle des Crew. SP, qui l'appelle toujours « Milady », la chérissait et la respectait. Leurs dix enfants, tous connus de SP, étaient Jemima (Jem), Edward (Ned), Paulina, Sidney, Anne, les jumeaux Oliver et John, Charles, Catherine et James – les noms des cinq derniers illustrant l'évolution politique de Montagu.

Lady Mordaunt (Betty), « jeune, assez riche et d'un bon naturel », parente par alliance, proche de SP durant les années 1670 ; de même que sa sœur, Mrs Steward.

Cesare Morelli, musicien et linguiste, Italien catholique employé par SP comme musicien particulier.

Samuel Morland, plus tard sir Samuel, tuteur de Pepys à Cambridge, envoyé spécial et officier de renseignement sous le Commonwealth, passa au service de Charles avant la Restauration ; mathématicien et inventeur de machines hydrauliques et de pompes ; ne fit guère fortune et SP n'avait guère d'estime pour lui.

Sir Christopher Myngs, commandant de marine d'origine modeste, hostile à Sandwich, mort au combat. SP assista à son enterrement.

Isaac Newton, plus tard sir Isaac, grand scientifique en bien des domaines allant de l'optique à la gravitation, auteur des *Principia Mathematica* publiés par la Royal Society sous la présidence de SP. SP le consulta lorsqu'il fallut nommer un maître de mathématiques à Christ's Hospital.

Samuel Newton, maître de mathématiques à Christ's Hospital nommé sur la recommandation d'Isaac Newton (aucune parenté) ; se plaignit à SP du système qui consistait alors à envoyer trop précocement en mer ses jeunes élèves.

Titus Oates, sordide individu qui parvint à échafauder le Complot papiste ; utilisé par Shaftesbury à ses fins politiques.

James Pearse, chirurgien de marine, débuta sa carrière sous le commandement de Montagu pendant le Commonwealth ; après 1660, attaché à la cour et principal informateur de SP sur ce qui s'y passait. Lui et sa femme Elizabeth étaient des amis intimes de SP.

Sir William Penn, la bête noire de SP. Comme sir William Batten, il était capitaine de marine originaire de l'ouest de l'Angleterre ; débuta sous le commandement de Batten, prit part à la première guerre contre la Hollande sous Cromwell, mais rallia ensuite Charles II qui le nomma au conseil de la Marine en 1660 ; père de William Penn le Jeune, un quaker qui fonda la Pennsylvanie et qui devint l'ami de SP sous le règne de Jacques II. Celui-ci le prit sous sa protection parce qu'il servait ses propres intérêts politiques.

John Pepys, le père de SP, tailleur à Londres, habitant et travaillant à Salisbury Court, à l'écart de Fleet Street, marié à Margaret Kite. Sur les onze enfants qu'ils eurent, quatre seulement parvinrent à l'âge adulte, SP étant l'aîné de ceux-ci. Les trois autres étaient Tom, tailleur par dépit et sans succès, John qui, comme SP, fit ses études à Saint-Paul et à Cambridge, et Paulina – Pall – que SP n'aimait guère et qui épousa John Jackson, un fermier dont elle eut deux fils qui atteignirent l'âge adulte.

John Pepys d'Ashtead et de Salisbury Court, cousin au troisième degré du père de SP, fit sa carrière au service du grand juriste Edward Coke ; ami de SP lorsque celui-ci était enfant. Sa fille Jane, également une grande amie de SP, épousa John Turner, un homme de loi ; elle était la mère de « The » (Theophila).

Richard Pepys, cousin germain du père de SP, lord chef de justice d'Ir-

lande sous Cromwell, père du « cousin Richard » que SP rencontrera en 1660 à son retour d'Amérique où il était resté quatorze ans.

Robert Pepys, frère aîné du père de SP, régisseur du domaine de Hinchingbrooke, dans le Huntingdonshire, et propriétaire d'une maison que l'on peut toujours voir à Brampton.

Quatre générations des *Pepys de Cambridge* : Talbot, magistrat et député, grand-oncle de SP ; son fils Roger, également juriste et député, ami de SP ; la fille de Roger, Barbara (« Babs »), qui épousa le Dr Thomas Gale, un lettré qui était le haut maître du collège Saint-Paul et un ami intime de SP à la fin de sa vie ; parmi leur enfants, Roger et Samuel (filleul de SP) devinrent tous deux antiquaires.

Les *Pett* étaient une famille de charpentiers de marine renommés, de père en fils sur plusieurs générations. SP connaissait bien Peter Pett, qui construisit des navires pour le Commonwealth et pour Charles II et qui servit de bouc émissaire après le raid des Hollandais sur la Medway. Il se retira dans sa villa de Chatham qui, selon Evelyn, ressemblait à « une villa de Rome ».

Sir William Petty, médecin, économiste, statisticien, théoricien social, membre fondateur de la Royal Society ; un grand homme que SP admirait énormément.

Sir Gilbert Pickering, propriétaire terrien du Northamptonshire, époux d'Elizabeth, la sœur d'Edward Montagu. Chambellan de Cromwell, il obtint le pardon du roi à la Restauration grâce à l'intervention de Montagu ; cousin de Dryden. Sa fille Elizabeth épousa John Creed.

Thomas Povey, fils d'un comptable de l'Échiquier, riche et hospitalier, promut le commerce colonial sous le Commonwealth ; à la Restauration, trésorier de la maison du duc d'York ; connu de SP dont il était le collègue au comité de Tanger.

Docteur John Radcliffe, médecin de SP et de Mary Skinner à la fin de leurs vies.

Prince Rupert, cousin germain de Charles II, soldat valeureux et efficace à terre comme sur mer. SP le tenait en hostilité, en particulier lorsque Rupert et Albemarle l'accusèrent d'avoir mal avitaillé la flotte durant la seconde guerre contre la Hollande. Rupert s'opposa à la réforme de SP visant à faire passer un examen aux lieutenants de marine.

Balthasar de Saint-Michel, frère d'Elizabeth, dépendant continuellement de SP pour trouver des emplois et vivant plus ou moins à son crochet ; marié deux fois ; sa première femme, Esther, mourut en accouchant de leur huitième enfant.

Elizabeth de Saint-Michel, fille d'un père français et d'une mère anglaise, en partie éduquée à Paris ; épousa SP à l'âge de quatorze ans.

Sandwich, comte de, voir *Edward Montagu*.

John Scott, colonel, escroc sévissant en Amérique, en Angleterre et sur le continent ; prétendait posséder un château à Mornamont ; payé par Buckingham pour confondre SP par de fausses accusations de trahison.

Sir Charles Sedley, poète et dramaturge, un homme plein d'esprit admiré et envié par SP. On le disait amant de Mrs Knipp.

Thomas Shadwell, dramaturge, ami de SP, de Sedley et de Dryden. SP était le parrain de son fils John qui devint médecin et soigna SP à la fin de ses jours.

Shaftesbury, comte de, voir *Anthony Ashley Cooper*.

Henry Sheeres, plus tard sir Henry, ingénieur qui construisit le « Môle » de Tanger et pour lequel EP avait le béguin ; devint un ami fidèle de SP ; jacobite.

Richard Sherwyn, haut fonctionnaire du Commonwealth qui signa le certificat de mariage civil de SP ; ravalé, selon SP, au grade de simple clerc à la Restauration.

Mary Skinner, fille d'un marchand de la Cité mais élevée à Hatfield par sa tante, dame Elizabeth Boteler ; devint la compagne de SP à la mort d'EP et jusqu'à la fin de ses jours. Les amis de SP et sa propre famille la considéraient comme son épouse légitime.

Famille Skinner : Daniel Skinner, marchand de la Cité, et sa femme Frances (née Corbet) fréquentaient la même église que SP. Parmi leurs enfants, Daniel, copiste de Milton, sollicita l'aide de SP pour faire carrière ; il en fut de même de ses frères Peter et Corbet ; pour sa sœur Mary, voir ci-dessus.

Hans Sloane, plus tard sir Hans, médecin de Pepys ; il pratiqua son autopsie.

Dr Thomas Smith, conservateur de la Cotton Library, *nonjuror*, sympathisant jacobite ; ami et correspondant de SP à la fin de ses jours.

Southampton, comte de, voir *Thomas Wriothesley*.

Sir Robert Southwell, député, diplomate, président de la Royal Society, ami et correspondant de SP.

Frances Stuart, duchesse de Richmond, courtisane admirée par Pepys.

Will Symons, clerc du gouvernement et ancien camarade de cercle de SP.

Frances Tooker, probablement la fille ou la nièce de John Tooker, qui dut à SP sa nomination comme agent maritime : « une belle enfant » dont SP abusa sexuellement avec la bénédiction de sa mère.

Torrington, comte de, voir *Arthur Herbert*.

John Turner, juriste du Yorkshire, époux de Jane, l'aimable cousine de SP.

Antonio Verrio, peintre italien populaire en Angleterre et commissionné par SP pour peindre, pour Christ's Hospital, une fresque dans laquelle SP figurait parmi les bienfaiteurs.

Barbara Villiers, comtesse de Castlemaine, plus tard duchesse de Cleveland, favorite de Charles II pendant de longues années, admirée par SP pour sa beauté et sa réputation d'experte en artifices érotiques.

George Villiers, second duc de Buckingham, fils du favori de Charles I^er^ et élevé en compagnie du futur Charles II ; riche, brillant, portant beau, irréfléchi et ignoble. Son association avec Shaftesbury l'amena à être le commanditaire de John Scott, qui accusa faussement SP de trahison.

Les *Vines*, qui habitaient sur New Palace Yard, avaient pour chef de famille Christopher, qui travaillait à l'Échiquier ; les fils, George et Dick, buvaient, jouaient aux cartes et faisaient de la musique avec SP.

Dr John Wallis, mathématicien et membre de la Royal Society. SP commissionna Kneller pour faire de lui un portrait destiné à l'université d'Oxford.

Humfrey Wanley, brillant jeune paléographe qui devint l'ami de SP vers la fin de sa vie.

Sir William Warren, non-conformiste, riche marchand de bois de charpente qui graissait la patte à SP pour obtenir des marchés, acquérant ainsi un quasi-monopole ; subira plus tard des pertes importantes lors d'incendies dans ses chantiers.

Jane Welsh, travaillait pour le perruquier de SP ; SP s'en enticha quelque temps.

Bulstrode Whitelocke, juriste et diplomate, fidèle de Cromwell, diariste ; acheta très cher le pardon du roi.

John Wilkins, évêque, inventeur, secrétaire de la Royal Society, instigateur du langage universel ; imagina les voyages dans l'espace ; admiré par SP.

Deborah Willett, demoiselle de compagnie d'EP, dont SP tomba amoureux.

Sir Joseph Williamson, contemporain et connaissance de SP avec une carrière similaire, bien que nettement plus brillante : études universitaires, service public, députation, faveurs royales, présidence de la Royal Society, mariage tardif mais grandiose ; sentit le vent tourner

lors de la révolution de 1688 et servit Guillaume III avec autant de zèle qu'il avait servi ses prédécesseurs.

Thomas Wriothesley, quatrième comte de Southampton, lord trésorier, fils du protecteur de Shakespeare, en relation avec SP pour les questions financières touchant le conseil de la Marine et le comité de Tanger.

York, duc d', voir *Jacques*, duc d'York.

Note du traducteur

L'anglais a été généralement conservé pour la toponymie de Londres (voies, cours, parcs) ; pour les bâtiments, il a fallu faire un choix parfois explicitant la fonction des lieux. C'est ainsi que « Banqueting House » reste en anglais car le texte ne fait pas référence aux banquets qui s'y tenaient, mais que « Mercers' Hall » devient « maison des Merciers » pour bien spécifier que c'était le siège de la Compagnie du même nom. Les noms de tavernes ont été traduits pour mieux véhiculer le pittoresque des enseignes.

Très occasionnellement, les extraits du *Journal* empruntent certains mots et tournures à la traduction intégrale en français réalisée sous la direction d'André Dommergues dans la collection « Bouquins »[1]. Pour les extraits de lettres et autres textes originaux, on a gommé les variations orthographiques, l'orthographe étant à l'époque, en Angleterre comme en France, très fluctuante. En revanche, l'orthographe des noms propres à l'intérieur des citations a été respectée. Les particularités typographiques du texte anglais, comme par exemple « la demoiselle Elizabeth Marchant De Snt. Michell, de Martin in the ffields », ont été également conservées pour leur pittoresque, tout comme l'emploi de majuscules, fréquent dans les documents manuscrits de l'époque.

Deux extraits de lettres (p. 195 et 441) présentent cependant une orthographe extrêmement fantaisiste. Qu'on en juge par cet exemple (p. 441) : « *the worke men which were Imployed About your honers stare Case are in great distres for want of there mony and desiers to be remmebred* ». Ce qui devient après rectification : « *the workmen which were employed about Your Honour's staircase are in great distress for want of their money and desire to be remembered* ». Pour ces deux extraits, quelques fautes d'orthographe ont été introduites dans la traduction pour souligner leur fantaisie.

Pepys utilise, lors de passages érotiques ou scabreux, un sabir qui mêle à l'anglais le français, l'espagnol, le latin et même parfois le grec. Traduire l'anglais en conservant le français donne un texte trop clair et déflore ce que Pepys voulait cacher ; en « rétro-traduisant » en anglais les mots et expressions françaises, on rend mieux la saveur originale de ces passages.

1. Voir bibliographie en fin d'ouvrage.

Des extraits de poèmes, essentiellement d'Andrew Marvell, ont été traduits en respectant de légères contraintes de versification. Marvell, comme la plupart des poètes anglais de l'époque, utilisait des décasyllabes ; Boileau, que l'on peut considérer comme son équivalent français, écrivait en alexandrins. C'est donc avec des vers de douze syllabes que la plupart des poèmes ont été traduits.

Au XVII^e siècle – et à vrai dire jusqu'en 1971 –, la livre sterling était divisée en 20 shillings, et un shilling subdivisé en 12 pence. La guinée, frappée en or à partir de 1663, avait du temps de Pepys une valeur variable indexée sur le cours de l'or (entre 20 et 30 shillings).

Étant donné l'importance que Pepys accordait à l'argent et à ses comptes, se pose légitimement pour le lecteur le problème de la conversion en valeur actuelle. Une telle conversion est difficile à établir car les prix et les salaires ont subi des évolutions différentes. Des produits courants de nos jours, tels que le café, le thé, le tabac et le sucre, étaient à l'époque exotiques et donc chers : 16 à 50 shillings la livre de thé, par exemple. Inversement, une grande maison sur St James's Square pouvait coûter dans les 5 000 livres du temps de Pepys alors qu'elle en vaudrait plusieurs millions aujourd'hui[1].

Pour répondre quantitativement à la question, les économistes disposent de deux indices : celui des prix de détails et celui des salaires moyens. Le premier convertit une livre 1660 en 140 euros 2010 ; le second donne un taux de conversion quinze fois plus élevé (2 100 euros)[2]. Cet écart explique pourquoi les spécialistes – dont Claire Tomalin, mais aussi Robert Latham ou André Dommergues – renoncent sagement à proposer une conversion.

Si l'on persiste néanmoins dans une recherche d'ordre de grandeur accordant davantage de poids aux prix de détail, il semble acceptable (et commode pour le calcul mental) d'adopter un taux de 200 : une livre = 200 euros ; un shilling = 10 euros ; un penny = un peu moins d'un euro. Une bonne recevait ainsi 2 à 3 livres de gages annuels, soit 400 à 600 euros ; Pepys, comme clerc des actes, gagnait 350 livres par an au début de sa carrière, soit 70 000 euros, ce qui était plus que confortable. Pour lui en tout cas, la nourriture était en général bon marché : un menu du jour pris dans un « ordinaire » ne revenait qu'à un shilling, soit 10 euros ; le « quart » de bière (environ un litre) 2 ou 3 pence[3], soit 2 à 3 euros. On comprend pourquoi il n'hésitait pas à faire halte dans les tavernes et autres débits de boisson.

1. Inwood, Stephen. *The Man Who Knew Too Much : The Strange and Inventive Life of Robert Hooke 1635-1703*. Pan Books, Londres, 2003.
2. MeasuringWorth : http ://measuringworth.com/calculators/ppoweruk/
3. *The Diary of Samuel Pepys*. A New Complete Transcription, éditée par Robert Latham et William Matthews, vol. 10 (*Companion*). Bell & Hyman, Londres, 1970-1976.

PROLOGUE

Il est sept heures, un matin de janvier. L'aube commence à colorer le ciel de Londres lorsqu'une dispute éclate dans une chambre entre un mari et sa femme. La veille au soir, ils sont allés au théâtre et ont dû ensuite patienter près d'une heure avant de trouver une voiture pour rentrer chez eux. Plutôt que d'aller se coucher, il a ensuite voulu retourner travailler à son bureau situé de l'autre côté de la cour. Aussi, bien qu'il soit habituellement le premier levé pendant la semaine, est-il ce jour-là encore en train de dormir, ou du moins espère-t-il pouvoir le faire. C'est sans compter sur la colère et les larmes de son épouse.

Encore couché et à moitié réveillé, il a du mal à comprendre ce qu'elle lui veut. Elle se plaint d'abord confusément d'une domestique dont ils viennent de se séparer et qui aurait raconté qu'elle, son ancienne maîtresse, dilapidait l'argent du ménage pour en faire profiter sa famille. Il n'y a vraiment pas lieu de se quereller pour si peu et de belles paroles finissent par l'apaiser. Mais c'est alors qu'ils semblent réconciliés que surgit un autre reproche, bien plus inquiétant celui-là. Ce qui lui pèse, dit-elle, c'est sa solitude. Elle en souffre tellement qu'elle lui a écrit il y a deux mois, en choisissant soigneusement ses mots, une lettre dans laquelle elle lui disait combien elle était malheureuse. Mais il avait refusé de la lire et l'avait aussitôt brûlée[1].

Elle lui dit maintenant qu'elle en a gardé une copie – ce sont probablement les règles de travail méticuleuses qu'il s'applique à suivre qui lui en ont donné l'idée – et, appelant Jane, leur bonne, elle lui confie les clés de son coffre et lui dit d'apporter tous les papiers qui s'y trouvent. Jane, qui les connaît tous deux depuis de longues années et a déjà assisté à de nombreuses scènes de ménage, s'exécute puis

1. *Journal*, 13 novembre 1662, où Pepys dit son intention de la brûler « devant elle » sans même la lire, mais ne donne aucune indication sur ce qu'il a fait au bout du compte.

quitte discrètement la chambre. Elizabeth Pepys[1] commence à lire sa lettre à haute voix à son mari. La scène se joue sous nos yeux, décrite par Pepys dans son *Journal* à la date du vendredi 9 janvier 1663.

La lettre de sa femme l'impressionna tellement qu'il craignit de la voir tomber entre des mains indiscrètes. Elle était « piquante, écrite en anglais et pleine de vérités » – il précisait « écrite en anglais » parce qu'elle s'exprimait tout aussi naturellement en français –, et cette lettre ne pouvait que donner une mauvaise image de lui-même. Il lui demanda donc de la détruire et, devant son mutisme, lui en intima l'ordre. Elle refusa. Il la lui arracha des mains, ainsi que toute la liasse de ses papiers personnels et, quittant sa couche en chemise de nuit, fourra le tout dans les amples poches de ses chausses qui se trouvaient au pied du lit. Il eut ensuite bien du mal pour se reculotter, enfiler ses bas et sa robe sous les assauts répétés de sa femme qui cherchait à récupérer son bien. À demi vêtu, il ressortit les papiers un à un et se mit à les déchirer tandis qu'en larmes elle l'implorait pour qu'il les lui rendît. Son désarroi était maintenant bien plus grand qu'au début de leur dispute. Lui, était dans une rage folle, à tel point que, découvrant les lettres d'amour qu'il lui avait autrefois adressées, il les déchira comme le reste. Il en fit de même avec le testament qu'il avait rédigé et qui la faisait légataire de tous ses biens.

Pendant sa colère, il garda cependant suffisamment de lucidité pour conserver certains documents, comme par exemple – mais il respectait trop l'argent et la loi – une obligation et leur certificat de mariage. Il épargna aussi la toute première lettre qu'il avait envoyée à Elizabeth. Sa colère abattue, il ramassa tous les papiers, déchirés ou non, et les emporta dans son cabinet de travail dans l'intention de les brûler. Il mit de côté ce qui restait de son testament et de la lettre qui avait été à l'origine de leur querelle, ainsi que les papiers restés intacts. Tout le reste passa au feu. Il acheva ensuite de s'habiller et partit travailler, « l'esprit troublé ».

Si nous savons tout cela aujourd'hui, c'est à ses talents d'écrivain que nous le devons. En relatant cette scène, il prend ses distances avec le Pepys qui en est l'acteur. Il est son propre spectateur, ainsi que celui d'Elizabeth ou de Jane, tout comme il avait la veille au théâtre observé les acteurs et le public. Ses émotions contradictoires – indignation et

1. La prononciation la plus usuelle pour « Pepys », en particulier celle adoptée à Cambridge, est « Pîps ». Mais une des branches de la famille prononce « Pè-pis' », comme un Français – ou même un Anglais – est d'ailleurs tenté de faire spontanément. *(N.d.T.)*

colère, pitié envers sa femme et reconnaissance du bien-fondé de ses revendications – rendent ce passage aussi passionnant qu'une pièce de théâtre ou qu'un roman. Dans son journal intime, les tranches de vie qu'il décrit deviennent autant de géniales œuvres d'art, sans qu'il cherche à y avoir le beau rôle. Plus tard dans sa carrière, Pepys se montrera soucieux de préserver sa dignité, mais ici, dans les pages de son *Journal*, il se montre tel qu'il est – ne serions nous-mêmes pas tentés d'arranger les choses à notre avantage si nous avions à raconter une telle scène de ménage ? Il s'empêtre dans ses chausses, se comporte injustement et cruellement, sans nous offrir une quelconque justification de son comportement si ce n'est sa colère et sa peur du qu'en-dira-t-on. Il ne fait que transcrire ce qu'il a observé et ressenti.

Les choses s'arrangèrent dès le soir même, mais la scène de dispute du matin restera un tournant de leur vie conjugale. L'écrit était en effet pour tous deux d'une importance capitale. Ils aimaient lire, et la destruction de la preuve écrite de leur amour et de l'histoire de leur liaison était un acte symbolique. Leur mariage, qui n'avait jamais été de toute quiétude, devint dès lors progressivement orageux. Les lambeaux de la lettre d'Elizabeth ont malheureusement disparu, et aucune ligne tracée de sa main ne nous est parvenue, malgré la masse de documents accumulés par Pepys. La faute en revient peut-être à ses héritiers, mais, s'il a lui-même voulu contrôler la relation de l'événement en détruisant ses griefs et en ne conservant que sa propre version, Elizabeth aurait probablement considéré celle-ci comme exacte et honnête.

Les autres journaux intimes du dix-septième siècle étaient consacrés à la vie spirituelle, à la politique ou à la relation de voyages d'exploration ou d'agrément. Même ceux qui fournissent quelques détails de la vie domestique restent discrets sur les accrocs matrimoniaux. Il n'y aurait rien eu de très surprenant à ce que Pepys, en fonctionnaire zélé, consignât des informations sur son travail et les gens qu'il fréquentait ou, occasionnellement, sur ses lectures et ses sorties théâtrales. L'extraordinaire est qu'il ait exploré des domaines que personne ne jugeait alors digne du moindre intérêt. Il se détaillait avec autant de curiosité qu'il observait le monde extérieur, donnant une égale importance à sa personne et à la société qui l'entourait. Il y avait parfois chez lui une sorte de dédoublement, comme par exemple le 1er mars 1666 où, après s'être rendu coupable la veille d'une rechute de libertinage, il passe la soirée au bureau et note :

« C'est pour moi une grande joie de me voir dans d'aussi bonnes dispositions pour le travail. » L'impudeur de son introspection a un caractère tout scientifique. Chaque aspect de son comportement est décortiqué, depuis ses méthodes de travail, ses luttes professionnelles et morales, jusqu'à ses déjections et éjaculations. Il sait comment donner corps à son récit, à quel moment il faut ralentir, à quel autre accélérer, où insérer un discours direct. Il avait tout à la fois l'application méticuleuse nécessaire pour l'écriture d'un journal et le caractère romantique et tempétueux indispensable pour faire quasiment de chaque jour une aventure de l'esprit et des sens. Il fallait l'œil et la rigueur d'un scientifique aussi bien que la plume d'un artiste pour consigner à jamais, dans la tachygraphie soignée qu'il utilisait, ce qui s'était passé dans la froidure d'un matin d'hiver, dans la chambre de Seething Lane, au cœur de la Cité de Londres.

Mais le *Journal* de Pepys est bien plus que tout cela. Il nous rapporte aussi les malheurs qui ont frappé l'Angleterre lors de sa rédaction : la Grande Peste en 1665, le Grand Incendie de Londres en 1666 et le raid des Hollandais sur la Medway[1] en 1667. Ces chroniques et celles d'autres événements contemporains, qui sont une inestimable source de documentation pour les historiens, sont également étudiées dans les écoles anglo-saxonnes parce que leur auteur les a écrites avec un véritable œil de reporter, tout comme il était capable de le faire pour nous raconter sa vie privée. L'importance de ce travail de chroniqueur ne doit pas être sous-estimée. Sous Charles II, une censure draconienne interdisait en effet la parution de tout journal, à l'exception de la *London Gazette*, une feuille d'information contrôlée par le gouvernement. En d'autres termes, il n'existait alors aucune véritable relation de l'actualité, et même les comptes rendus des débats parlementaires étaient interdits. Pepys remplissait donc là un véritable rôle d'intérêt public. Il avait grandi dans les années 1640 et 1650 où la censure était inconnue. C'était une époque où florissaient pamphlets et journaux, parfois au rythme de trois par jour, et où l'information circulait tout à fait librement. Il avait baigné dans cette culture qui exaltait le prestige de l'écrit, et c'est dans cet état d'esprit qu'il a d'abord fréquenté le collège Saint-Paul[2] puis l'univer-

1. Fleuve côtier se jetant dans l'estuaire de la Tamise, traditionnel refuge de la marine anglaise et siège de chantiers navals. Voir les cartes en fin d'ouvrage. *(N.d.T.)*

2. Un collège situé à l'époque près de la cathédrale Saint-Paul, maintenant délocalisé près de Hammersmith, à l'ouest de Londres. *(N.d.T.)*

sité de Cambridge, un parcours académique suivi quelques années auparavant par le poète John Milton, qui célébrait précisément la puissance de l'écrit et en faisait une cause nationale. C'est à la suite du rétablissement de la censure par Cromwell en 1655 que Pepys s'est mis à rédiger des lettres d'information privées à l'usage de son protecteur et cousin Edward Montagu, pour le tenir au courant de ce qui se passait à Londres. Les quelques rares lettres qui nous sont parvenues démontrent ses talents de journaliste. Il semblait dès lors tout naturel de passer de cette rédaction de lettres à la relation de ces événements pour son propre compte. Son *Journal* est à la fois une critique très fraîche des rapports entre Charles II et la Chambre des communes, et un panorama complet de Londres et de ses habitants, décrivant ainsi tumultes politiques, travaux et loisirs, festivités et guerres, maladies, décès et destructions.

Pepys n'est pas seulement un diariste. Il est aussi considéré comme l'un des plus grands administrateurs qu'ait connu la marine royale anglaise. Parvenu au sommet de sa hiérarchie à la fin de sa carrière, il pouvait être fier de son travail d'organisateur : il avait en effet compris qu'il ne parviendrait à discipliner et à développer la Marine qu'en finançant de façon adéquate les chantiers navals. Les admirateurs du Pepys administrateur ont parfois des sentiments mitigés concernant le diariste. Le grand spécialiste pepysien John Tanner a écrit : « Si certaines pages nous montrent la maturation du grand commis de l'État, le reste nous révèle dans son intimité un être humain finalement assez éloigné du personnage officiel. Ce qui est étonnant chez Pepys, c'est la juxtaposition de différentes qualités, et ceux qui le considèrent comme "le plus amusant et le plus talentueux de nos diaristes du dix-septième siècle", comme un simple auteur littéraire chargé de nous divertir, font peu de cas du reste de sa carrière. »[1] Si Tanner prenait bien soin de ne pas appuyer l'idée d'un Pepys « simple auteur littéraire », il a malgré tout décrit son *Journal* comme « une indiscrétion de jeunesse ». Sous-jacente à cette remarque, il y avait sa préférence marquée pour « le reste de sa carrière », et la présomption – partagée par d'autres – que les vies publique et privée sont effectivement deux choses bien distinctes.

En réalité, le *Journal* démontre précisément, par la relation de sa vie professionnelle et celle des grands événements auxquels il a assisté,

1. Tanner (1860-1931) a consacré une grande partie de sa vie à faire des recherches et à écrire sur Pepys.

combien ces deux vies sont intimement mêlées. Pepys nous fait prendre conscience que chacun de nous évolue dans un environnement en perpétuelle mutation et que, même lorsque nous sommes investis des fonctions les plus officielles, ce sont nos pulsions qui modifient notre comportement, nous émeuvent et nous gouvernent. Réunions de commissions, vie officielle et relations entre collègues nous révèlent une concurrence féroce, des jalousies, des craintes, des emphases, des médisances et des déceptions. Outre son caractère très divertissant, le *Journal* nous dévoile les rouages du pouvoir administratif, qui ne sont finalement pas très différents aujourd'hui de ce qu'ils étaient il y a trois cent cinquante ans. Nous en aurions sans doute appris bien davantage si Pepys avait pu continuer une rédaction aussi franche de ses Mémoires lorsqu'il sera plus tard secrétaire à la Marine.

Mais tel n'a pas été le cas, et ses talents littéraires se sont cantonnés à son *Journal* et à sa correspondance privée. Quand, sous les encouragements de son ami John Evelyn[1], il se lança dans une histoire de la Marine, son génie l'abandonna. Le volume unique qu'il en a publié en 1690, *Mémoires sur l'État de la Marine Royale d'Angleterre*, est une curiosité qui ne présente guère d'intérêt que pour les spécialistes de l'histoire navale, sa valeur ne faisant d'ailleurs pas l'unanimité parmi ceux-ci[2]. Lui-même ne devait pas en être très satisfait, car la documentation qu'il avait amassée en vue de compléter cet ouvrage est demeurée à l'état de notes, suggérant ainsi que ce premier essai d'écriture historique lui avait fait comprendre qu'il n'était pas fait pour cela. Il se rendait bien compte que son pesant travail de fonctionnaire était un obstacle à une carrière d'écrivain ou d'homme de lettres, un frein au développement de ce qu'il appelait son « naturel d'honnête homme », et il semblait souvent le regretter[3].

Il est cruel de songer que, si sa carrière avait été moins brillante, il nous aurait laissé de nombreux autres volumes de son *Journal*. La raison invoquée pour en abandonner l'écriture était sa crainte de perdre la vue. Pourtant, même si ses yeux lui posaient problème, ils l'ont servi jusqu'à la fin de sa vie. Pourquoi donc ne s'est-il pas

1. Un autre célèbre diariste anglais du XVII^e^ siècle, l'un des tout premiers membres de la Royal Society. *(N.d.T.)*

2. Voir le chapitre 25.

3. *Journal*, 3 novembre 1661, un dimanche passé à lire et à essayer « de composer une chanson à la louange d'un honnête homme (car tel me considéré-je) aimant les études et les plaisirs ». La « chanson » était peut-être un poème, « mais, ne la trouvant pas à mon goût, je rompis là mon dessein ».

remis à l'œuvre ? Il est possible que les événements qui l'ont touché à la fin de 1669 l'aient amené à tourner la page sur une partie de sa vie et qu'il ait décidé d'abandonner son projet. Une autre hypothèse est que, comme d'autres écrivains, il ait pressenti qu'il ne pourrait jamais égaler ce qu'il avait écrit et qu'il valait mieux en rester là. Il a bien tenu plus tard deux autres courts journaux, l'un dans les premiers mois de 1680, mais avec des trous entre chaque entrée, l'autre, connu sous le nom de *Journal de Tanger*[1], à l'automne 1683. Tous deux ont leur utilité et sont riches d'informations, mais ils n'ont aucune des qualités du premier journal. Il leur manque en effet quelque chose d'essentiel : une perle ne peut se développer qu'à partir d'un germe ; par chance, son grand journal en avait au moins deux. Le premier était sa détermination à s'affirmer, à démontrer ses capacités à exercer le pouvoir avec beaucoup plus de brio que la plupart de ses supérieurs hiérarchiques. L'autre germe était Elizabeth, à laquelle il était lié par ses émotions et son imagination. Les relations qu'il entretient chaque jour avec celle qu'il appelle « ma femme » sont, on le sent, très prégnantes dans ce qu'il note à son insu. Sa présence, ses absences, ses provocations et ses colères sont sans cesse montrées comme le touchant au plus profond de lui-même. S'il n'avait ressenti combien Elizabeth et lui étaient si étroitement liés, il est probable que le *Journal* n'aurait même jamais existé.

Mais il est bien là, nous laissant nous glisser dans la peau de Pepys pour observer le monde extérieur. La vaste distribution d'acteurs qu'il met en scène tient du théâtre de Shakespeare, mais c'est sur lui-même qu'il maintient constamment les projecteurs, et c'est lui le fil directeur de l'ouvrage. Quelque tendus que soient ses rapports avec les autres, il reste profondément amoureux de lui-même, et les aventures que chaque jour amène ne peuvent que tourner autour de sa chère personne. Son comportement est souvent embarrassant, mais ses talents de comédien ont tôt fait de nous rendre complices de ses outrages ; même si nous baissons avec lui la tête d'un air coupable, il est difficile de ne pas en rire. Choqués, mais aussi compréhensifs, nous prenons part à ses scandales financiers et à ses frasques sexuelles, faisant fi pour un instant des règles de bonne conduite.

1. Les fragments du journal de 1680, écrit en clair, non codé, se trouvent dans le manuscrit de « Mornamont », déposé à la Pepys Library et jamais publié (voir chapitre 22). Pour le *Journal de Tanger*, qui est, lui, codé, voir le chapitre 23.

Samuel Pepys

Le travailliste Tony Benn[1] a confié un jour que, s'il tenait un journal, c'était pour ressentir trois fois chaque événement : d'abord en le vivant, puis en le relatant, et enfin en lisant plus tard ce qu'il avait écrit. C'est une bonne explication, mais il y a peut-être une autre raison : celle de s'offrir à la postérité. Que Pepys se fût ou non douté qu'il se lançait dans un projet exceptionnel lorsqu'il traça les premières lignes de son *Journal* le 1er janvier 1660, il dut rapidement s'en rendre compte. Il était cependant le seul à le savoir et il conserva ce secret jusqu'à sa mort. Il bâtit sa réputation d'une tout autre manière, comme administrateur naval, comme l'ami et l'égal des puissants et des érudits, comme un personnage influent s'occupant d'œuvres de charité, comme un homme aisé et vertueux. À l'époque où il était encore ce très jeune diariste, sa carrière ne faisait que commencer, et l'une des règles qu'il s'était fixées était de renoncer à se dépeindre plus digne qu'il n'était. Devenu vieux, très respecté et respectable, il lui fallut décider s'il devait détruire ou non les six volumes du *Journal*. Il a heureusement fait le bon choix, non seulement en les conservant, mais encore en prenant soin de les léguer et de les sauvegarder pour qu'ils soient découverts par de lointains lecteurs. « La grandeur de sa vie était connue de tous. Il brûlait cependant d'en dévoiler son intimité. »[2] Ce qu'il y a de capital chez Pepys, après la rédaction de son *Journal*, c'est sa décision de le préserver. Les années de formation et de maturation d'un tel homme et les circonstances qui l'ont conduit à se lancer dans pareille aventure littéraire sont les thèmes de la première partie de ce livre.

1. Ministre travailliste de la seconde moitié du XXe siècle. *(N.d.T.)*
2. Robert Louis Stevenson dans son essai *Samuel Pepys* publié en 1881.